

## Les formations de l'inconscient

J. Lacan

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Lacan J. Les formations de l'inconscient. In: Bulletin de psychologie, tome 11 n°141-142, 1958. pp. 293-296;

doi : <https://doi.org/10.3406/bupsy.1958.8127>;

[https://www.persee.fr/doc/bupsy\\_0007-4403\\_1958\\_num\\_11\\_141\\_8127](https://www.persee.fr/doc/bupsy_0007-4403_1958_num_11_141_8127);

---

Fichier pdf généré le 26/02/2024

## LES FORMATIONS DE L'INCONSCIENT

J. LACAN

Leçons des 6, 13 et 20 novembre 1957.

Nous allons, cette année, aborder de façon directe la fonction du signifiant dans l'inconscient. Les années précédentes nous ont préparé à ce travail.

La première année du séminaire (1953-54) a consisté essentiellement, à propos des écrits techniques de Freud, à introduire la notion du symbolique comme seule capable de rendre compte de l'articulation du sens. C'est parce que quelque chose a été noué à la parole, que le discours peut, dans l'analyse, le dénouer. Dans cette perspective le moi apparaît comme lieu de la méconnaissance.

Au cours de la deuxième année, le commentaire d'*Au delà du principe du plaisir* nous a conduit à mettre en valeur un facteur d'insistance répétitive que nous avons identifié à la structure d'une chaîne signifiante. Nous en avons fourni un modèle (1) avec un groupe minimum de quatre signifiants qui ont pour propriété que chacun d'eux soit analysable en fonction de ses relations avec les trois autres (groupe qui constitue aussi l'exigence minima de l'analyse linguistique).

L'année suivante (1955-56), nous avons, sur l'exemple du Président Schreber, traité de la psychose en tant qu'elle est fondée sur une carence signifiante primordiale (concept de *Verwerfung*). *L'Autre*, comme siège de la parole et garant de la vérité, est ici suppléé par *l'autre* ; c'est la suppression de la dualité entre *l'Autre* symbolique et *l'autre* partenaire imaginaire, qui donne au psychosé tant de difficultés à se maintenir dans un réel humain, c'est-à-dire symbolique. Nous nous sommes référés au schéma de F. de Saussure, le double courant du signifiant et du signifié voués à un perpétuel glissement l'un sur l'autre.

Enfin, l'année dernière, nous avons vu, sur l'analyse de la relation d'objet (2), notamment



1ère application -

Circuit  $\delta Y A \delta'$  - Chaîne du signifiant

Circuit  $A \beta \beta' Y$  - Cercle du discours

Y - Message - Lieu de la métaphore

A - Autre - Lieu du code

$\beta'$  - Objet métonymique

$\beta$  - Je du discours

Notes :

- Vecteurs initiaux
- Vecteurs terminaux
- Vecteurs moyens

dans le fétichisme et la phobie, que l'objet n'était pas lié au désir par une quelconque harmonie préétablie. L'objet du désir humain est l'objet de désir de l'autre et le désir toujours désir d'autre chose (de ce qui manque à l'objet primordialement perdu). Il n'y a pas de sens, sinon métaphorique, tout sens ne surgissant que de la substitution d'un signifiant à un signifiant dans la chaîne symbolique.

(1) Cf. LACAN (J.). - Introduction au séminaire sur La lettre volée. *La Psychanalyse*, vol. II.

(2) Cf. le compte rendu publié dans le *Bulletin de Psychologie*, t. 10.

### Commentaire du schéma

Mais on ne peut se contenter d'évoquer un glissement réciproque du signifiant et du signifié : leur liaison ne se réduit pas à un point. Il faut en tenter la topologie.

Notre schéma représente non le signifiant et le signifié, mais deux états du signifiant. Le circuit  $\delta \gamma A \delta'$  représente la *chaîne du signifiant* en tant qu'elle reste perméable aux effets de la métaphore et de la métonymie ; c'est pourquoi nous la tenons pour constituée au niveau des phonèmes. La deuxième ligne  $A \beta \beta' \gamma$  représente le *cercle du discours*, discours commun, constitué par des sémantèmes qui bien entendu ne correspondent pas d'une façon univoque à du signifié, mais sont définis par un emploi ; paradoxalement c'est là le niveau où se produit le moins de création de sens, où la parole peut être la plus vide.

Ces deux lignes partent dans un sens contraire, glissent l'une vers l'autre et se recourent en deux points : en A, qui est le *lieu du code*, situé dans l'Autre en tant qu'il est le compagnon du langage (inutile d'évoquer ici une « conscience collective ») ; il suffit d'un Autre et si une langue peut vivre dans un seul, c'est précisément le phénomène du mot d'esprit qui le met le mieux, nous le verrons, en question) ; et en  $\gamma$  qui est le *message*, résultat de la conjonction du discours avec le signifiant ; le sens s'enlève ici sur le champ de la vérité ; mais le plus souvent aucune vérité n'est annoncée : le court-circuit passant par  $\beta$  et  $\beta'$  symbolise la parole vide, le moulin à paroles, formes les plus habituelles du discours.

Ces deux points sont facilement reconnaissables :  $\beta'$  est l'objet métonymique qui est toujours *autre chose*, dont nous avons traité l'année dernière ;  $\beta$  désigne le je en tant qu'il indique dans le discours lui-même la place de celui qui parle.

Le schéma illustre cette vérité commune à l'expérience linguistique et à l'expérience freudienne qu'il est impossible d'obtenir un message à partir d'un sujet quelconque s'il n'existe pas une chaîne signifiante et un réseau des emplois ; c'est l'existence de ce mécanisme complexe qui fait qu'un discours en dit toujours plus qu'il ne veut dire. Le schéma fait aussi apparaître que c'est sur la ligne du message au code et du retour du code au message que peut s'opérer la création de sens, dimension essentielle à laquelle nous introduit de plain pied le trait d'esprit.

### LE WITZ

Freud saisit l'esprit dans ce qu'il offre apparemment de plus contingent, de plus caduc, de plus généralement déprécié. C'est qu'il voit les relations structurales entre le Witz et l'inconscient. Sur quel plan ? Uniquement formel.

Il s'appuie sur la technique du mot d'esprit, la technique du signifiant. C'est de là que nous allons partir avec lui, en prenant le premier exemple qu'il donne et qu'il emprunte aux *Reisebilder* de Henri Heine (3).

Il s'agit du mot de Hirsch-Hyaocinthe, juif de Hambourg, collecteur de loterie au temps de sa débîne, quand Heine lui fait dire comment Salomon Rothschild l'a reçu alors : « aussi vrai que Dieu doit veiller à mon bien, ...il me traitait tout à fait d'égal à égal, de façon toute millionnaire ».

Nous reconnaissons là le mécanisme de la condensation, matérialisé dans le signifiant, une sorte d'emboutissage que Freud figure ainsi :

FAMI LI ONNAI RE  
FAMI LI ERE

MI LI ONNAI RE

Si nous nous reportons à notre schéma, nous pouvons suivre pas à pas la formation du mot : le discours part de A, l'Autre, selon la formule qui veut que nous en recevions notre propre message sous une forme inversée (remarquons que le sujet fait démarrer son témoignage dans un appel ironique à son insu -- à ce que Dieu lui doit) ; puis le discours se réfléchit en  $\beta$  sur le je où le sujet se produit comme celui qui parle, revient sur l'Autre dont il parle ( $\beta A$ ) et achève son message ( $A \gamma$ ).

Mais cet autre n'est pas n'importe qui pour le parleur. Aussi la chaîne signifiante -- phonématique -- qu'il a évoquée à partir de  $\delta$  -- soit la série des éléments dont il doit composer son dire -- vient en fait atterrir au point  $\gamma$  et le franchit déformée : *millionnaire*, tel est l'état où elle parvient à l'auditeur en A au moment où la phrase boucle en  $\gamma$  l'anneau rétroactif de sa signification. Que s'est-il passé ? les deux circuits ont été attirés au deuxième temps par l'objet métonymique (en  $\beta'$ ), qui désigne ici ce semblable où le sujet s'aliène en le détestant : « son millionnaire » ; il apporte à la chaîne signifiante les syllabes supplémentaires. Par les vecteurs  $\beta' \gamma$  et  $A \gamma$  simultanément en jeu, les éléments des deux circuits -- intentionnel et signifiant -- se composent à la faveur de leur partielle homophonie en une métaphore (ou substitution) que l'on peut dire manquée, soit la condensation des deux signifiants : familière et millionnaire.

Que dire maintenant d'un tel message ? D'abord il est incongru, il ne figure pas dans le code. C'est même de par sa distinction d'avec le code qu'il prend valeur de message. Ensuite cette distinction est sanctionnée comme trait d'esprit par le tiers Autre qui le range

(3) FREUD (S.). — *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. (Trad. française chez Gallimard).

dans le code comme tel : condition indispensable soulignée par Freud (« n'est trait d'esprit que ce que j'accepte pour tel »). Enfin — troisième élément — le trait d'esprit a un certain rapport avec la vérité, ou du moins avec quelque chose qui tient essentiellement à la vérité.

### LA CREATION DU SENS

Toute l'argumentation de Freud repose sur la *technique* du mot d'esprit. *Famillionnaire* constitue à ses yeux un exemple princeps parce qu'il nous permet de distinguer le phénomène central : une analogie de structure entre la technique du signifiant dans le trait d'esprit et les mécanismes inconscients de condensation et de déplacement.

*Famillionnaire* : acte manqué ou création poétique ? Quelque chose de nouveau apparaît dans le signifiant, qui échappe au code, à tout ce qui s'est déjà accumulé dans le signifiant, dans sa fonction de création du signifié. Comment le trait d'esprit se rattache-t-il à l'économie générale de la fonction du signifiant ? Rappelons ce qui caractérise celui-ci (4) : c'est une chaîne articulée, tendant à former des groupements fermés, constitués par des séries d'anneaux se prenant les uns dans les autres pour former les chaînes qui elles-mêmes se prennent dans d'autres chaînes. Ainsi des liaisons du signifiant comportent-elles deux dimensions : l'une de continuité, de concaténation (diachronie) ; l'autre de substitution (synchronie).

La production de *famillionnaire*, — condensation, qui s'accompagne d'une élision, d'un reste, entre *familier* et *millionnaire* —, constitue un cas particulier de la fonction de substitution. Nous avons déjà, sur l'exemple d'une métaphore célèbre de Victor Hugo « sa gerbe n'était pas avare ni haïneuse », tenté de montrer que c'est dans la substitution que réside la force créatrice, la force d'engendrement de la métaphore : grâce à la substitution de « sa gerbe » à *Booz*, quelque chose surgit autour de la figure de *Booz*, qui est un sens, le sens de l'avènement à sa paternité, avec tout ce qui autour peut rayonner du fait qu'il y vient d'une façon tardive, imprévue, providentielle.

La substitution est à l'origine du surgissement de sens comme de son développement normal. Exemple pris à l'histoire de la langue : le mot *atterré* qui littéralement signifie mis à terre et qui s'est vu ajouter une nuance de terreur au point de signifier pour beaucoup frappé de terreur ; or, cette nuance, c'est par la voie signifiante de l'homonymie qu'elle est introduite. De même la métaphore n'est pas une injection de sens, comme si celui-ci était

en attente dans quelque réservoir : répétons que seul le rapport d'un signifiant à un signifiant engendre le rapport du signifiant au signifié. La distinction des deux rapports est essentielle.

### OUBLI DU NOM ET TRAIT D'ESPRIT

L'ambiguïté du mot *atterré* nous indique autre chose : la nuance de signification ici introduite implique une certaine domination, comme si la terreur était apprivoisée, atténuée : elle se présente dans une demi-ombre, elle n'est pas regardée en face mais prise par le biais de la dépression. Il en résulte que le signifiant *terre* que le mot contient n'est plus ici (sauf recours aux discours savants, au dictionnaire), à notre disposition : il est refoulé.

Cette remarque nous conduit à éclairer la production de notre *famillionnaire* par une autre face, l'oubli du nom, tel que Freud l'apporte dans le premier chapitre de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* (5). Ici nous ne rencontrons pas un sens nouveau, comme dans le mot d'esprit ; au contraire quelque chose manque, mais si c'est le mécanisme du signifiant qui est au ressort des formations de l'inconscient, nous devons le retrouver à l'œuvre.

Tous les traits notés par Freud seraient à relever : qu'il s'agisse d'un nom étranger et d'un nom propre. Mais bornons-nous pour l'instant à l'essentiel : ce n'est pas un oubli absolu, une béance ; à la place de *Signorelli* se présentent d'autres noms, des noms de substitution, *Botticelli*, *Boltraffio*. Qu'on se reporte ici à la saisissante analyse de Freud : elle met en évidence uniquement une *combinaison* de signifiants ; *Bosnie*, *Herzégovine*, *Trafoi*, sont les ruines métonymiques de l'objet présent derrière les éléments particuliers en jeu : la mort, le *Herr* absolu qui est ici repoussé (« *unterdrückt* » qu'on pourrait traduire par tombé dans les dessous). L'approximation métonymique — comme ce qu'on appelle l'association libre — permet de pister le phénomène inconscient. A chaque fois que nous avons à faire à une formation de l'inconscient, nous devons chercher les restes métonymiques. Il y a plus : Freud ne peut pas retrouver le nom de *Signorelli* parce que *Signor*, représentant de la mort, n'est pas évocable. Mais *Signor* est la traduction de *Herr* ; *Signorelli* se fragmente facilement du fait qu'il appartient à une langue étrangère à Freud ; l'objet métonymique ne se brise si bien qu'en tant qu'il est un fragment de la réalité qu'il repré-

(4) Cf. pour tout ce passage : LACAN (J.), — L'instance de la lettre dans l'inconscient. *La Psychanalyse*, vol. III.

(5) Trad. fr. de Jankélévitch, Payot ed. La lecture de ce chapitre est indispensable à la compréhension de ce passage. Le même exemple — oubli de *Signorelli* — est déjà analysé par Freud dans un article antérieur : *Du mécanisme psychique de la tendance à l'oubli* (1898).

sente. Une traduction n'est pas une métaphore, mais un cas particulier de substitution. Ce qui est proprement métaphorique ici, c'est justement le défaut du signifiant, à savoir, lié aux fresques d'Orvieto, ce que Freud appelle l'évocation des choses dernières, cette fiction par où Signorelli apprivoise la réalité impossible à affronter qu'est la mort.

*Signor* n'est qu'un déchet qu'il nous faut concevoir renvoyé comme une balle entre le code et le message ; il est maintenu dans ce circuit sans pouvoir y rentrer pendant un certain temps ; il est refoulé. *Herr* est *unterdrückt* au niveau du discours, car c'est le propre discours de Freud précédant la recherche du nom de Signorelli qui l'a capté ; enfin ce qui nous remet sur les traces du signifiant perdu, ce sont les ruines métonymiques de l'objet. Le jeu de la substitution métaphorique n'est possible que parce qu'il s'appuie sur la chaîne signifiante en tant que principe des combinaisons.

Revenons au famillionnaire, production verbale que nous superposerons au manque dont l'oubli du nom est le phénomène. On pourrait dire que le mot d'esprit fait là surgir un être de poésie et le fait est qu'un personnage fantastique et dérisoire est prêt de faire son entrée dans le monde (on pourra le rapprocher du millionnaire du *Prométhée mal enchaîné* de Gide). Pourtant il faut ici plutôt parler d'une manière d'être (mais la traduction famillionnairement irait trop loin dans le sens adverbial). On ne peut en effet quand on replace le mot dans son contexte de création littéraire, méconnaître la figure du marquis Cristoforo di Gumpelino (alias Christian Gumpel) dont Hirsch-Hyacinthe est le *famulus*. Ici fusent de *§* : *Jama*, *James* et infâmie, fat-millionnaire (*Millionnar*, écrit ailleurs Henri Heine), voire femmillionnaire (selon le thème pédérastique exploité dans les *Bäder von Lucca*, et sur quoi Freud revient plus tard), autant de débris métonymiques qui sont la queue de la formation du mot d'esprit.

C'est pourtant un autre sens qu'indique la pointe du mot d'esprit ; ce sens, Freud, citant Kuno Fischer, le voit dans une bienveillance « qui ne gagne rien d'un arrière-goût de millions ». Or la relation qu'illustrent dans la vie de Heine les bienfaits trop — ou trop peu —

reconnus du baron James de Rothschild, en masque une autre — plus amère — avec son oncle Salomon Heine, le millionnaire de sa maison, dont le mépris le sépara, en lui refusant sa fille, de l'amour de sa vie. C'est ici le mot *famille* qui, errant entre message et code, comme tout à l'heure le mot *Signor*, est perpétué dans la fonction de refoulé.

Le trait d'esprit est la métaphore d'une vérité qui se dérobe et il reçoit de l'Autre la sanction qui le fonde comme tel.

#### LA PLACE DU SUJET

Au cours d'un discours intentionnel, quelque chose se produit qui dépasse le vouloir du sujet : accident, paradoxe, mais aussi création ; des signifiants s'emboutissent et engendrent un sens. Voilà le trait d'esprit. Il conduit à poser la question de la place du sujet. L'expérience freudienne apporte là-dessus quelque chose d'essentiel. Les psychanalystes d'aujourd'hui ont tendance à confondre le sujet et le moi et à identifier celui-ci avec un pouvoir de synthèse — cependant toujours mis en échec —, alors que Freud découvre un sujet qui fonctionne au delà du couple du moi et de l'autre, qui n'est pas pour autant une doublure, un « mauvais moi », un « vrai » moi, en un mot l'inconscient dont, en analysant ses formations, il nous montre la structure.

C'est en effet une structure unique et homogène que nous rencontrons dans les symptômes, les rêves, les actes manqués, les mots d'esprit, et les mêmes lois structurales de condensation et de déplacement : un processus « attiré » dans l'inconscient est structuré selon ses lois. Or ce sont les mêmes lois que l'analyse linguistique nous permet de reconnaître comme les modes d'engendrement du sens par l'agence du signifiant ; l'analyste doit en tirer parti pour la compréhension des phénomènes qu'il rencontre dans son champ propre. La variabilité, la luxuriance des objets que se propose le désir humain sont en rapport étroit avec la subduction de l'homme par le langage. Nous ne faisons donc que reprendre le chemin tracé par Freud quand nous nous plaçons à la jonction de la psychanalyse et de la linguistique, des formations de l'inconscient et de la création du sens.

Compte rendu de J.B. PONTALIS.